

PRINTEMPS 1883

Plus la vie est pleine de misères, de privations et de peines, plus on s'attache à elle.

Je suis une enterrée vivante. Vingt ans de baigne (j'y ai déjà passé tout ce temps) sont plus éternels que la mort et la mort seule mettra fin à cette éternelle agonie. Et pourtant chaque jour je m'emploie à survivre, étouffant tout sentiment, tout désir incompatible avec cette condition d'enterré vivant. Mais dans le vide de mon esprit, dans l'insensibilité de mon corps qui s'est comme épaissi, je cherche toujours, à trouver, quelque chose — la lueur d'un souvenir, le regard tout à coup vivant, d'une, autre recluse qui me réveille. Chacune d'entre, nous, ici dedans, essaie de retrouver la sensation de soi dans l'écoulement automatique du temps, fût-ce à travers une douleur, une maladie, une violence. Toute occasion est bonne pour qu'un désir, au moins un, fasse à nouveau s'accélérer les battements ⁴, notre cœur.

Et pour moi l'occasion s'en présente aujourd'hui. Moi qui, pendant le procès, n'ai pas dit un mot, je désire maintenant qu'on m'entende et que ma voix sorte de la cellule, qui enferme; mon corps. Aujourd'hui cette évasion m'est permise : j'ai du papier, de l'encre, une plume et un passé à raconter et ramener du fond de mon propre oubli. Peut-être demain quelqu'un comprendra-t-il combien c'est plus enivrant qu'une évasion réelle, quelle immense liberté cela représente de prendre la parole. Et alors peut-être le silence m'ensevelira-t-il de nouveau, me verrouillant l'esprit : et pensées et paroles seront comme les morceaux épars et inutiles d'un jouet cassé.

Jusqu'à hier je vivais coincée dans le présent. Mes souvenirs étaient rêve et cauchemar, ouvrir le cœur à une attente était un crime. À présent, de façon inattendue, le temps s'est ouvert à nouveau devant moi, je suis libre de m'adresser directement aux autres et de communiquer d'égal à égal. Car ceux qui liront ces pages seront mus par la volonté de connaître et de me connaître, non de juger et de punir, et dans cette volonté de connaissance, du moins, nous serons égaux.

Nous vivons dans un siècle assoiffé de progrès et de science, et c'est aux hommes de science que je dois cette délivrance inespérée. Parfois, durant toutes ces années, leur comportement m'est apparu impitoyable et incompréhensible. À l'infirmerie ou dans leurs laboratoires ils ont mesuré d'innombrables fois, avec une curiosité tatillonne, la circonférence de ma tête et ont fait des calculs compliqués sur ma personne : ouverture des bras, examen de la vue, réflexes, ouïe, sensibilité à la douleur et au toucher... Et en même temps ils se lamentaient de ce que dans le Royaume d'Italie — disaient-ils — il soit interdit d'étudier comme il le faudrait les criminels, interdit d'aller trop loin dans les examens, les expériences de laboratoire. Ah, la liberté de la Russie, d'autres nations civilisées Le but de ces hommes n'était pas — je m'en rendis compte tout de suite — la compréhension des maladies, la guérison de la chair. Comme ils ne me disaient rien, au début, j'étais terrifiée, mon imagination galopait frénétiquement et, paralysée d'horreur, j'étais incapable de réagir comme un être humain : j'étais un animal épouvanté à mort. Puis j'ai compris. Ces hommes étaient occupés à chercher sur le corps les traces des sentiments, comme s'il s'agissait de bave de limace, et croyaient vraiment que dans les mesures de mon pauvre crâne pouvait se cacher le secret de la cruauté et de la méchanceté humaines.

Je ne sais combien de temps après — des années, des siècles — j'eus une visite différente ; dans ma cellule vint cet homme qui ne cultive pas seulement la science mais aussi la pitié ; un historien, que les mots intéressent plus que la misère obstinément muette de mon corps qui, du reste, n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut. Nos philosophes ont souvent déploré l'incertitude et l'inutilité de l'Histoire, parce qu'elle est connaissance de ce qui a été fait et non de ce qu'il faut faire. Dispensatrice de vieux préjugés, maîtresse d'erreurs et de scélératesses, voilà comment ils l'ont définie en oubliant qu'en elle vit aussi une recherche anxieuse et concrète, parce que mesurée sur les expériences humaines, des voies de la justice.

Les événements de ma vie sont, il est vrai, très particuliers et peu édifiants. Ce furent les actes du procès qui frappèrent le savant. Mon silence l'étonna plus que mes fautes ; il sut que je vivais encore, enterrée dans ce pénitencier, et il voulut me connaître. Je l'accueillis enfermée dans une méfiance hostile et soupçonneuse. Il revint encore, plusieurs fois, mais sans m'obliger à parler, m'expliquant avec une calme éloquence ce qu'il attendait de moi, et la douceur de son obstination finit par m'émouvoir et me vaincre. L'entreprise commença à me tenter. Je lui racontai à grands traits mon histoire et il me sembla y prendre une part sincère,

même si je comprenais qu'en réalité c'était plus le trouble de l'homme qui l'animait que l'intérêt du savant. Pour l'homme de science je n'étais rien d'autre qu'une anomalie à enregistrer, une extravagance de l'Histoire. Aujourd'hui encore je ne sais pas jusqu'à quel point il croit à l'utilité de mon témoignage. Il s'est beaucoup démené pour me faire avoir la permission d'écrire mes Mémoires : mais dans quelle mesure est-ce la pitié qui l'y a poussé, dans quelle mesure la conviction réelle que je puisse dire quelque chose à tous et pour tous ?

Je sais que d'autres, enterrés vivants comme moi et qui comme moi furent brigands en ces années lointaines, ont écrit ou dicté (ils sont presque tous analphabètes) leurs Mémoires et qu'il les a recueillis pour que ces confessions servent la cause de l'Histoire. Mais une femme peut-elle émouvoir et intéresser un public d'hommes, qui seront, j'imagine, les lecteurs de ces pages ? Je me rends compte de la folie de l'entreprise. Certains y trouveront sans doute une preuve, et une confirmation supplémentaire de la folie de ma vie entière. Écrire ses Mémoires est chose audacieuse pour une femme, peut-être plus encore que d'aller mener une vie de brigand dans les montagnes.

Qu'on ne croie pas, à cause du fait que je m'apprête à parler de moi-même, que je sois fière de mon passé, des choix et des actions accomplis ; bien au contraire, Dieu m'en est témoin. Pourtant... Si aujourd'hui m'était accordée une grâce improbable, sortirais-je d'ici corrigée et amendée ? Je veux être sincère : je ne sais pas. C'est la résignation qui me fait dire : j'ai péché, je dois payer. Mais le repentir ?

Assurément, écrire mon histoire, cette dernière folie, est un péché d'orgueil : et la force de ce péché fait brûler de fièvre mon cœur et mes joues. Que je l'admette fera plaisir aux savants à décimètre, aux anthropologues criminels qui m'ont si soigneusement étudiée. Cela confirme une de leurs théories, que j'ai entendu répéter d'innombrables fois : si les femmes — disaient-ils — commettent Moins de crimes, quand elles les commettent, elles sont plus cruelles et obstinées et se repentent moins que l'homme, plus féroce et, plus dur dans le crime lui-même.

En repensant aux événements de ma vie, je reconnais que j'ai agi et que j'agis encore sous l'impulsion de sentiments forts, qui ont emporté les résistances de mon corps comme celles de mon âme. J'ai oublié, sous la force de ces impulsions, que j'étais femme. Tous les Mémoires commencent par un nom. Le mien est Margherita. Et qu'il suffise, aux lecteurs, de mon prénom. J'ai déjà trop et trop douloureusement mêlé le nom de ma famille à

des hontes et des scandales. Du reste, qu'importe, en un tel cas, le nom, à quoi sert-il, sinon à une identification aussi inutile que nuisible ?

Qu'on sache cependant que ma mère appartenait à une famille aristocratique, mais plus riche en filles qu'en argent. Elle était la sixième, en septième vint un garçon, qui hérita de tout ce dont on pouvait hériter. Bien que sans dot, ma mère était un bon parti pour quelque notable de province et elle se maria avec mon père, riche sinon noble propriétaire de terres cultivées et de bois, de fermes et de hameaux.

Étrange destin qui m'a menée, moi, née riche et de maison illustre du côté de ma mère, à partager le sort de tant d'enfants de la misère ! Mais je ne demande pas de la compassion pour un sort que j'ai choisi, seulement de la pitié pour un courage dont j'ai mal usé. Et toutefois un autre usage était-il possible ? Le courage est une vertu superflue chez une femme, une vertu arrachée à l'homme qui en nous, nécessairement peut-être, devient vice et désespoir.

Mon village, où j'ai vécu tranquillement jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, est petit, caché dans un puits d'ombre creusé entre les monts et entouré du silence d'une campagne peu cultivée. Tels étaient beaucoup de villages de l'ancien royaume des Deux-Siciles. Ignorante des haines et des injustices, j'y passais mon temps dans la sérénité, élevée avec certaines prétentions — ou plus exactement certaine présomption — par une mère née dans la lointaine capitale du royaume, et qui y avait grandi. Une femme admirée et courtisée pour son intelligence et sa culture, en plus de sa beauté inhabituelle et parfaitement accordée à son esprit : blonde, fragile, les yeux tellement clairs qu'ils rendaient son regard insaisissable. Elle avait, dans sa jeunesse, tenu un salon fréquenté par des poètes et de brillants officiers, par des philosophes et des avocats célèbres, par des hommes politiques et des économistes. Années qu'elle ne pouvait oublier. Et comment oublier la fréquentation d'hommes d'esprit et d'expérience, d'hommes qui avaient vu la révolution républicaine de 1799, qui discutaient encore de cette tragique république parthénopeenne ? Un peintre avait représenté, au pastel, les habitués les plus assidus et célèbres de son salon (dont lui-même) et elle avait rassemblé les portraits dans un album qu'elle feuilletait souvent avec moi, en racontant...